



La rentrée littéraire raconte la famille dans tous ses états

La littérature romande fourmille de textes sur la transmission, la filiation, les souvenirs d'enfance. Tendances et présentations des nouveautés.



La Vaudoise Fanny Desarzens observe dans «Ce qu'il reste de tout ça» comment la question de la transmission traverse une famille sur plusieurs générations. SOPHIE KANDAGUROFF

Caroline Rieder Textes

Les romans autour de la famille nourrissent d'innombrables fictions, renouvelées au fil des époques non seulement par le style, le jeu des points de vue, mais aussi les changements sociaux. «Ce socle de toute une existence, qu'il soit bon ou mauvais, en fait un riche terreau pour la littérature. Avec la famille, on peut parler de tout», observe Fanny Desarzens, qui vient de sortir «Ce qu'il reste de tout ça» (Éd. Slatkine), où elle explore la question de la transmission entre générations.

La Vaudoise n'est pas la seule que le thème a inspirée en cette rentrée littéraire romande. Rien que chez Zoé, les trois titres parus tournent autour de la famille: «Ilaria ou la conquête de la désobéissance» de Gabriella Zalapi, «La famille Ruck» de Katja Schönherr et «Deux

filles» de Michel Layaz.

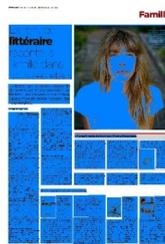
Ici comme ailleurs, il y a de quoi faire puisque la famille se réinvente sans cesse, sans pour autant disparaître: «Les sociologues ont observé une rupture dans la pensée de la filiation, avec des rites qui ont disparu, des gens qui ne se marient plus forcément, mais ils observent une volonté de faire une famille malgré tout», souligne Alain Ausoni. Et la littérature s'en fait l'écho. Le directeur du Centre interdisciplinaire d'étude des littératures à l'Université de Lausanne l'a bien observé avec l'atelier d'écriture organisé avec Anne-Lise Delacrétaz, maître d'enseignement et de recherche à l'UNIL.

Réunissant des étudiants de Dorigny et des participants de l'université des seniors Connaissance 3 autour du thème de la transmission et de l'héritage, les rencontres ont abouti au recueil «Filiations», tout juste paru chez Encre Fraîche. Le vo-

lume offre 25 nouvelles, où les textes travaillés lors de l'atelier côtoient ceux de quatre écrivains romands. Catherine Saffonoff y retrouve sa mère, Douna Loup s'interroge sur ce qu'elle a reçu et ce qu'elle souhaite transmettre à ses enfants, Fanny Desarzens observe comment une entreprise peut devenir un foyer, et Arthur Brügger se demande comment devenir un aussi bon père que celui qu'il a eu. Car le sien fut exceptionnel. C'est d'ailleurs le seul père exemplaire parmi les textes du recueil.

Reconstruire son histoire

Alain Ausoni et Anne-Lise Delacrétaz ont repéré dans cet ouvrage des lignes fortes qui traversent aussi les romans contemporains liés à la famille en Suisse romande. «Beaucoup d'auteurs cherchent à reconstruire leur ascendance, et à donner du sens aux histoires familiales qui



leur ont été racontées ou cachées», observe Alain Ausoni. Ces questionnements surgissent souvent à l'occasion d'un événement comme la naissance d'un enfant, ou face à un deuil, qui implique par exemple de débarrasser les affaires de la maison familiale. «Les quatre sœurs Berger» de la Vaudoise Alice Bottarelli (L'Aire), ou «Le vieil incendie» (Zoé) de la Jurassienne Elisa Shua Dusapin, en offrent de récents exemples.

Ces deux textes reflètent aussi l'importance de la fratrie. «Il y a un besoin de se situer par rapport à ses parents, mais aussi d'explorer les liens horizontaux. Et lorsque les parents sont défaillants, les enfants, sans leur faire des reproches, prennent une place d'autorité, souvent dans une complicité ludique, comme dans «Villa Royale» d'Emmanuelle Fournier-Lorentz», relève Anne-Lise Delacrétaz.

En finir avec un trauma

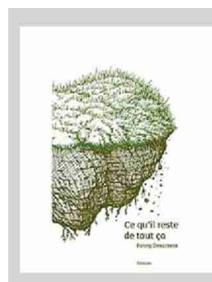
Une autre veine qui traverse la littérature contemporaine vise à en finir avec un traumatisme d'enfant. Par l'autofiction? «Il y a dans certains textes une composante nettement autobiographique, mais parler du trauma, c'est souvent le tenir à distance par une transposition dans la fiction», relève Anne-Lise Delacrétaz.

À côté de ces fictions où l'on évoque une structure familiale connue, soit par l'hommage soit par le règlement de comptes, se trouve le récit d'archives. Il permet de renouer avec une généalogie qui tend justement aujourd'hui à manquer de plus en plus de clarté. «Le narrateur se présente comme un enquêteur et va introduire dans son récit des documents ou des archives qu'il va commenter et d'où sortent des révélations biographiques. Ce type de récit est assez nouveau en littérature», poursuit Anne-Lise Delacrétaz. Douna Loup est ainsi partie sur les traces de son grand-oncle dans «Boris, 1985» (Zoé, 2023). On citera aussi le plus récent, «Une fissure en tout» (Éd. Favre), de Tasha Rumley. Et lorsque les documents font défaut, comme dans «Generator» (Éd. Sabine Wespieser) de Rinny Gremaud, le père qu'elle n'a pas connu devient alors celui qu'elle invente.

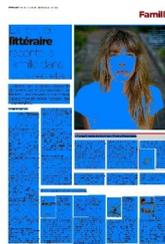
«Filiations», Éd. Encre Fraîche, 340 p.

«Ce qu'il reste de tout ça», Fanny Desarzens

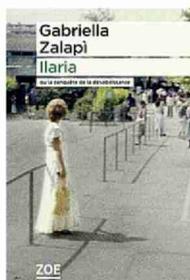
La Vaudoise révélée en 2022 avec «Galel», une histoire d'amitié en haute montagne au souffle ramuzien distinguée par un Prix suisse de littérature, explore dans son troisième roman une famille sur plusieurs générations. S'arrêtant plus particulièrement sur Marianne et Adrien, qui vivent quelque part en Suisse romande dans les années 40-50, l'autrice met en scène des vies ordinaires. «Je voulais parler de ces gens dont on ne raconte jamais l'histoire», relève-t-elle au téléphone. Et de la transmission: «Que peut-on laisser, de matériel mais aussi de non matériel, comme un trait physique ou de caractère. On entend souvent dire «tu as les cheveux de ta mère», «les Rochat sont comme ça», poursuit-elle. Cette transmission prendra des formes différentes chez Marianne et Adrien. Lui va trimmer pour laisser un petit pécule. Pour quel résultat? «Ce que ses fils diront de lui, c'est qu'il n'était pas là», peut-on lire. Marianne, elle, se prend à rêver d'un terrain à la campagne, sur lequel elle imagine bâtir une cahute. La maisonnette verra-t-elle le jour? Qu'en feront ses enfants et petits-enfants? Un microsuspense plane, mais l'important réside ailleurs, dans ce qui se joue entre les personnages, dans les non-dits, les petits gestes, les habitudes. Avec un style à la simplicité accordée à ses personnages et des images qui lui viennent de son amour



pour le cinéma, l'autrice pose avec tendresse sa loupe sur ce quotidien sans hauts faits, pour exhumer avec finesse l'essence de ce lien qui persiste au fil des générations. (Éd. Slatkine, 160 p.)



Les autres nouveautés



● **«Ilaria ou la conquête de la désobéissance», Gabriella Zalapi**
En lice pour divers prix français, Femina, Médicis, Jean Giono, Blù Jean-Marc Roberts pour n'en citer que quelques-uns, le

dernier livre de Gabriella Zalapi raconte une vie qui bascule. Celle d'une fillette de 8 ans enlevée par son père. Cette errance forcée dans l'Italie des années 80 inspirée de l'expérience de l'autrice est restituée du point de vue de l'enfant, dans un style concis et précis. On partage alors ses peurs, ses doutes, ses conflits de loyauté, ses tentatives de rébellion, sa découverte d'un monde nouveau aussi. C'est à la fois d'une grande sobriété et éminemment touchant (Éd. Zoé, 176 p.).



● **«Tout ce que nous avons été», Olimpia De Girolamo**
Anna revient à Naples vingt ans après en être partie, appelée par sa famille pour déchiffrer l'énigmatique

lettre de son père, qui a mystérieusement disparu. Ses retrouvailles avec sa mère, son frère et sa ville natale n'ont rien d'harmonieux. D'abord, on soupçonne le récit d'une transfuge de classe, puis se dévoile petit à petit les dessous d'un drame esquissé d'entrée avec le suicide de sa belle voisine Ada, pour mener à une surprise de taille. La plume incisive de l'Italienne installée en Suisse tient en haleine et percute sans faire larmoyer. (Traduit de l'italien par Lucie Tardin, Éd. La Veilleuse, 160 p.)



● **«Tumiqa», Nicolas Di Meo**
Nicolas Di Meo raconte son séjour de vingt et un jours à bord d'un bateau immobilisé dans les glaces de la côte ouest du Groenland. Dans ce

paysage de neige et ce rythme ralenti, il se souvient de son père mort d'un cancer et de la maladie de sa mère. Découvrant un peuple inuit à la mémoire de plus en plus menacée par la modernité, il installe un jeu de correspondances entre leurs légendes et son histoire. Les traces, «Tumiqa» en inuit, il les cherche tant à l'extérieur qu'en lui. Un roman mi-anthropologique mi-introspectif qui rappelle l'importance du sillon familial. (Éd. La Veilleuse, 160 p.)



● **Layaz, Ruck et les autres**
Parmi les sorties récentes, nous avons présenté «Deux filles», où Michel Layaz revient avec un attachant roman sur ce que peut signifier être père.

Chez Zoé toujours, Katja Schönherr fait cohabiter dans «La famille Ruck» trois générations: une mère âgée, son fils et la fille adolescente de celui-ci, sur le mode de la comédie sociale. À découvrir aussi dans «Ventre(s)» (photo), le récit enlevé et captivant de Louise De Bergh paru à L'Aire, qui évoque tant le monde rigoureux de la danse classique que le destin de jumelles nées sous X, puis séparées, et que la vie va réunir.